

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 1

Artikel: A propos du 24 janvier 1798 : deuxième article
Autor: Mogeon, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210130>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 3 janvier 1914 : Le bon abonné. — Lo renâ et l'ètiairu (Marc à Louis). — A propos du 24 janvier 1798 (L. Mogeon) (A suivre). — Tout simplement (Ad. Villelard). — Les pièces de J. Monnet et M.-E. Tissot. — Vieilles chansons du Nouvel-An. — Anciennes formules de politesse. — Les gens comme ils sont.

LE BON ABONNÉ

Il y a de cela quelques mois, un journal parisien publiait sous le titre : *L'abonné modèle*, les lignes que voici : Nous les abrégions un peu :

« Rien de plus précieux pour un journal ni de plus réconfortant que de se sentir en communion avec ses abonnés : la sympathie du fidèle lecteur fait oublier bien des peines. En France, elle se traduit par des lettres qui portent à l'écrivain des éloges et des encouragements. En Allemagne, il n'est guère de journal qui ne reçoive, après un bon article, des fleurs, des fruits ou même des légumes. Pareil usage existe en Hongrie. On cite un journal, le *Egyetertes*, dont un seul abonné nourrit pendant longtemps toute la rédaction. Ravi de rencontrer dans l'*Egyetertes* un interprète exact de ses vœux, il envoyait chaque jour des jambons, des pieds et des andouilles, des saucisses, toutes les délicatesses, enfin, qui se peuvent tirer du porc, en qui rien ne se perd.

« Mais un journal ne vit pas seulement de porc, et la minute vint où l'*Egyetertes*, battu par des destins contraires, dut envisager une liquidation. Ses rédacteurs, rassemblés pour la dernière fois, discutaient la formule de l'adieu aux lecteurs, lorsqu'on annonça M. Bimbo — c'est le nom de l'abonné modèle, qui est, en même temps, le plus puissant marchand de porcs de l'Europe centrale. On le fit entrer. A peine introduit, il comprit, à la tristesse peinte sur les visages, qu'il se passait quelque chose de grave. En deux mots, il fut au courant. Alors, tirant de sa poche un carnet, griffonnant une signature au bas d'une feuille de chèques, il remit d'un trait de plume l'*Egyetertes* à flot ».

Le Conteur, lui, n'en demande pas autant ; il est plus modeste. Il lui suffit, pour l'aider à accomplir la mission patriotique qu'il s'est proposée, il y a plus de cinquante ans, et à laquelle nous croyons pouvoir dire qu'il n'a jamais failli, de la fidélité précieuse de ses abonnés. Tout ce qu'il leur demande de plus, c'est de lui trouver, dans leur entourage, de nouveaux amis, afin de lui permettre de nouveaux progrès et une nouvelle dose de gaieté. Les temps sont durs.

Une vocation. — Deux amis parlent de leur avenir.

— J'ai beaucoup de volonté, dit l'un, et je me suis juré que j'arriverai à gagner de l'argent avec la peinture.

— Mais, certainement. Excellente idée. Fais-toi donc marchand de couleurs.

LO RENA ET L'ËTIAIRU

On galé petit ètiairu,
Tot pllein de vya, tot vi, tot dru,
La tiuva hiauta, sein vergogne,
Allàve rupâ dâi z'alogne.
Tot d'on coup, vè on boutsenâ,
Sè tràove prâ pè on renâ.
(Porquie lài a-te de cliau bite
Que fant dâo mau âi pllie petite?)
— Aussi pedhî! mon bon monsu,
Vo n'ite pas croûto, l'è su!
Que lài dit la bite rossetta.
Laiissé mé oncora 'n hâoretta.
— Dâi rave! lài dit lo renâ.
N'é pas lezi de bambanâ.
— Eh bin! dèvant de mè reduire,
Laiissé mè fère mè prèire!
— Tè prèire? qu'è-te que cein?
Oquie que fant lè poure dzein,
Que fâ lo viardzet¹, attiûtâde :
Cliiau que dzemeliant, lè malade,
Que l'ant fâuta de reveindzi
Ie prèiant po sè soladzî.
Quemet ie fant? L'è bin facile.
On sè tint dinse, bin treinquillo,
On djeint lè piaute dè dèvant,
On àovre adan lè get bin grand
Ein guegneint d'amon dâi z'ètâlè,
Pè lo coutset de cliiau sapalle,
La tita hiauta, bin setâ,
Sein budzî, sein èquavâtâ,
Et on dit : « Bon Dieu dâi verdzasse,
Dâi renâ, dâi lau, dâi lemasse,
I'è ma fâi bin fâuta de tè !
Câ su dein on rido papet. » —
Lo renâ vo cein accutâve...
La potta d'avau lài allâve,
Po sè moquâ de l'ètiairu
Sè sitè su son pètairu,
Djeint lè piaute, làive lè get
Et guegne dau cotè dau ciet.
Mâ l'ètiairu que sè veillîve,
Sè ludze... prout... permi lè pive,
S'aguelhi su on sapalon
Et fâ dinse a noutron luron :
« Lo Dieu dâi renâ, dâi verdzasse
M'a de tè dere stasse,
A tè et ti lè moquérant : [blliant. »
« Quand l'è qu'on vâo prèi, faut pas fère asseim-
MARC A LOUIS.

A PROPOS DU 24 JANVIER 1798

Deuxième article.

CETTE rédaction hâtive et même obscure dans sa seconde partie provoqua-t-elle un mécontentement chez ceux qui en prirent connaissance et trouva-t-on que décidément c'était aller trop loin que de parler d'aveuglement, de haine, parce que peut-être d'aucuns avaient l'idée qu'au lieu d'obtenir des Bernois les améliorations nécessaires on devait en prendre le souci soi-même ? Le fait est que quelques heures après, soit le soir, une seconde édition paraissait, expurgée : elle ne contenait plus le passage relatif à la République lémannique, mais on laissait subsister celui-ci qui venait tôt après :

¹ Ètiairu, viardzet, verdzasse, trois synonymes d'écu-reuil.

« ... On vous parle d'une réunion prochaine à la République française. Il n'en est rien, chers frères, il n'en est rien... »

Le Deux-Cent, quoique visiblement embarrassé, ne restait pas inactif ; il prend la défense des « réclamaux » et il espère que le « Gouvernement » répondra favorablement à de justes demandes, de sorte que les « troupes étrangères » n'aient plus de motif valable à invoquer pour « entrer sur notre territoire ». Le péril semble venir de France et non de Berne, en qui on a encore confiance.

Le 13, le trésorier De Gingins fait savoir au public qu'il ne doit ajouter aucune foi à tout écrit non signé ou non revêtu du sceau du gouvernement. Le 15 janvier, la Diète d'Aarau envoie une délégation à Lausanne pour essayer un rapprochement, tandis que, au contraire, de Weiss, le bailli de Moudon lance une proclamation qui, on peut le dire en style imagé, met le feu aux poudres ; nommé généralissime des troupes bernoises, il déclare le 17 janvier que les Vaudois répondront sur leur tête de l'assaut qui pourrait être donné au Château de Lausanne. Louis Cassat réplique immédiatement au nom du Comité de Réunion :

« Quels pourraient donc être nos torts à vos yeux, M. le général ? Serait-ce d'avoir prononcé avec énergie notre vœu pour que l'empire des lois remplace enfin celui des hommes ? Serait-ce, après l'engourdissement d'un long sommeil, d'avoir enfin levé la tête et réclamé avec respect, mais avec force, les droits trop longtemps méconnus que nous avaient accordés les anciens Helvétiens et qui nous ont été garantis par une puissance amie et protectrice... »¹

Le belliqueux de Weiss monte sur ses grands chevaux. D'une main il présente « la paix, la concorde, les réformes utiles et le salut de la patrie », à condition que le pays insurgé rentre dans l'ordre ; de l'autre, il fait voir son épée, la guerre civile et externe, la destruction du plus heureux des peuples, l'horreur de vos concitoyens, la mort sur vos têtes et la malédiction céleste sur vous et vos descendants. Choisissez ».

A plus de cent ans de distance, ce langage fait sourire, mais à l'époque où il fut tenu, rien ne garantissait que tout ce passât en douceur et que la première révolution vaudoise serait presque une idylle.

Le président De Bons du Comité de Réunion relève le gant :

« Quels pourraient donc être nos torts à vos yeux, Monsieur le général ?... Serait-ce, après l'engourdissement d'un long sommeil, d'avoir enfin levé la tête et réclamé avec respect, mais avec force, les droits trop longtemps méconnus que nous avaient accordés les anciens Helvétiens... »

II

Le 18 janvier, le Comité de surveillance, institué par le Deux Cent, adressait aux communes du bailliage de Lausanne une circulaire pour

¹ C'est nous qui soulignons.

les inviter « dans les circonstances graves et présentes où nous sommes tous » à signer une requête — on y revient — « à LL. EE. notre Souverains », à seule fin de pouvoir réunir « une assemblée de représentants nommés par les communautés et villes de notre pays ».

C'était faire preuve de patience et de modestie et rien ne permet d'augurer une crise violente. On implore presque.

« Le but de cette assemblée serait :

1. De régler les affaires de notre patrie sans que les étrangers eussent occasion de s'en mêler.

2. D'aviser au redressement de nos griefs par un arrangement équitable.

3. De rendre notre union avec le Souverain encore plus satisfaisante et plus ferme.

» Vous sentirez, messieurs, qu'il est nécessaire que nous soyons d'accord pour faire un bon ouvrage ; si ceux-là font d'une manière et ceux-ci d'une autre (allusion probable aux tiraillements entre le comité de Réunion et l'Hôtel de Ville) il en mesarrivera (*sic*) certainement.

» Les villes de Vevey, Orbe, Cossonay, Aubonne, Rolle, Morges, Nyon et plusieurs communautés tendent au même but que nous.

» Les quatre paroisses de la Vaud (*sic*) ont pris le parti de présenter une déclaration écrite par laquelle elles adhèrent purement et simplement à la requête de la ville de Lausanne. Dans cet état de choses vous aviserez à ce qu'il vous convient de faire, soit que vous imitez la conduite de messieurs des quatre paroisses de la Vaud soit que vous trouviez à propos d'agir différemment. Vous nous trouverez toujours disposés à concourir fraternellement avec vous pour le bien et la prospérité de notre commune patrie du Pays de Vaud, que Dieu veuille combler de ses bénédictions...

» C'est avec ces sentiments que nous sommes vos affectionnés concitoyens. »

Ces mots expliquent les inclinations persistantes ou latentes qui conduiront peu d'années après quelques Vaudois à regretter les « pater nels » baillis et à désirer leur retour.

(A suivre).

L. MOGEON.

Madame est servie. — *La bonne* : — Madame a sonné ?

Madame. — Oui, pour avoir de l'eau chaude.

La bonne. — Mais madame en a. Il y a plus d'une heure que l'eau chaude attend madame dans son cabinet de toilette.

TOUT SIMPLEMENT

Etre simple n'est plus de mode, Il faut être très compliqué, Un brin farouche, peu commode, Original, inexpliqué. A ce beau jeu chacun se livre Non sans s'écarter bien souvent. O benêts, pourquoi ne pas vivre Tout simplement !

A se distinguer l'on s'entête, On veut imiter l'élégant, Nul ne voudrait paraître bête Dans un monde où l'on est savant. Et l'on discute, on parle, on cause, Donnant le ton superbement. On est ridicule et l'on pose, Tout simplement !

Certains pincet les lèvres, comme Si le rire était un péché. Rire ? C'est mauvais genre, en somme, Et l'on paraîtrait mal mouché. Aussi l'on guinde son sourire En grimaçant élégamment. O benêts, pourquoi ne pas rire Tout simplement ?

En amour, il faut du mystère Ou du drame — c'est bien porté —

La franchise est trop roturière Et l'on hait la banalité. Aussi l'on souffre le martyre, Traînant un secret, un tourment. On s'aime ? Pourquoi pas le dire, Tout simplement ?

Mainte brouille serait finie, On s'entendrait si l'on voulait. Mais pour s'empoisonner la vie On tient à traîner son boulet. Se haïr est chose incommode Qui toujours pèse lourdement... Là, voyons, qu'on se raccommode Tout simplement !

Etre simple n'est pas de mode. Vous, monsieur chic, bien éduqué, Soyez obscur et compliqué, Un brin farouche, peu commode, Original, inexpliqué. A ce jeu-là chacun se livre, Pour récolter peine et tourment. Bonnes gens, pourquoi ne pas vivre Tout simplement ?

Ad. VILLEMARD.

La main dans les cheveux. — *Le coiffeur*. — Quel dommage, pourtant, que madame ait si peu de cheveux !... Ils sont si beaux !...

LES PIÈCES DE J. MONNET

ET M.-E. TISSOT

S'inspirant du récit de Louis Monnet, qui eut la fortune qu'on sait, nos amis MM. Julien Monnet et Marc-Ernest Tissot ont écrit *Favey, Grognuz et l'Assesneur* à l'Exposition de Paris et *Le Mariage de l'Assesneur*, pièces dont le succès ne fut pas moindre. N'ont-elles pas vu, en effet, accourir des milliers de spectateurs au Kursaal de Lausanne et sur les scènes de nombre de villes de la Suisse romande ! Jamais œuvres théâtrales du crû ne furent représentées aussi souvent, et toujours devant des salles combles. Cette vogue, elles la doivent à leurs qualités scéniques, au relief que les auteurs ont su donner à leurs personnages, à leur don de faire jaillir le rire spontanément, sans tomber dans la trivialité. Mais le comique n'est pas leur seul mérite. En bon Vaudois qu'ils sont, MM. J. Monnet et M.-E. Tissot se sont gardés de faire de leurs concitoyens des polichinelles. Dans les situations même les plus burlesques transparaissent toujours le solide bon sens, la simplicité des goûts, l'esprit bienveillant, l'amour de la patrie qui forment le fond de la nature de tous les Favey et Grognuz, ainsi que tous les assesneurs des bonnes campagnes du canton de Vaud. Et c'est précisément parce que le Vaudois découvre dans ces types si bien observés des êtres de sa race, de son sang, qu'il prend un si vif plaisir à leurs facéties, à leurs moindres faits et gestes.

Les deux amusantes pièces viennent d'être publiées par les soins de M. Léon Martinet, éditeur, à Lausanne. Voilà qui va faire le bonheur des sociétés d'amateurs, de tous ceux aussi qui aiment le théâtre populaire, le théâtre national, gai et sain.

Nous détachons, à l'intention de ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas encore *Favey, Grognuz et l'Assesneur*, non plus que le *Mariage de l'Assesneur*, la scène suivante de la première de ces œuvres. C'est celle où le trio arrive au haut de la Tour Eiffel.

V. F.

GROGNUZ

C'est pas pour dire, mais je suis rudement content d'arriver. Nous sommes bien à la dernière plate-forme, au moins ?

FAVEY

J'espère que oui ! Depuis le temps qu'on monte !

GROGNUZ

Sans cette larme de cognac qu'on a prise au premier étage, je crois que jamais j'aurais eu le courage de venir jusqu'ici !

FAVEY

Avez-vous remarqué quels petits verres y nous ont donnés ?

GROGNUZ

Des coquilles de noix, pas même !

L'ASSESEUR

Ils la connaissent ces Parisiens !

GROGNUZ

Tielle grimpée ! Ça allait tellement vite, qu'on aurait dit que la tour nous tombait dessus !

FAVEY

Mais regardez voi c'te cougne ! On est tout étourdi par là. Il y a bien du monde en bas, mais ici c'est toujours plus pi !

GROGNUZ

Y en a autant qu'à la foire d'Echallens !

FAVEY

Ma foi, tout vite ! Et même qu'il y en a bien plusse ! Réluquez voi ça !...

L'ASSESEUR

Curieux ces ascenseurs ! Ça monte aussi direct qu'un fil à plomb.

GROGNUZ

Qu'un fil à plomb !... Merci bien ! c'est-à-dire que c'est absolument vertical !

L'ASSESEUR

Enfin on y est, c'est le principal ! S'il n'y avait pas cette espèce de tremblement agitatoire, on serait enco assez à l'aise... (*A Grognuz*) Dites donc, Grognuz, vous aviez l'air un peu inquiet en montant, pas vrai ?

GROGNUZ

Je ne vous cache pas que j'ai eu un instant la grulette. J'étais pas tout seul, d'ailleurs. Avez-vous entendu ces femmes, quelles ciclées ! On aurait dit qu'on leur chatouillait les mollets.

L'ASSESEUR

Si on allait voi un peu le paysage ! (*Tous trois s'approchent de la balustrade qui entoure la plate-forme*).

FAVEY

Te bombarde ! On est en plein dans le ciel. On touche presque les nuages...

GROGNUZ (*qui a repris son air crâne*)

Eh ! que je suis content d'être venu à présent ! Mais examinez voi ce Paris, quelle épée de maisons !

L'ASSESEUR

Ce n'est rien ça ! Il faut donner un coup d'œil droit en bas, jusqu'au pied de la tour. (*Tous trois plongent leurs regards dans le vide*).

TOUS TROIS

Charrette !...

FAVEY (*reculant d'un pas*)

Nom de nom ! Avez-vous vu ces tables rondes, là-bas, devant ce café ?... Elles ne sont pas plus grandes que des sous-tasses... Et tout ce monde... On dirait des fourmis !... Dis donc, beau-frère ? quel saut on ferait là !

GROGNUZ

Ouais ! quelle éclafée !... J'ai entendu dire que quand on tombe comme ça de haut, on est déjà mort en descendant. Je m'étonne si c'est vrai, assesneur ?

L'ASSESEUR

J'aime autant ne pas essayer ! En tout cas ce doit être pénible...

FAVEY

Moi, je crois qu'on n'est pas tout à fait mort pendant la descente. Mais on doit être rudement étoumi quand même !

GROGNUZ

En ont-y z'aguillé des barres de fer dans cette construction !... Et finalement, on ne sait pas pourquoi. A quoi ça sert ?